

XV

LE PRÉTENDANT BOU-H'EMARA (¹)

1. - Ses débuts

On était au mois de novembre 1902. La presse, cette histoire quotidienne et méticuleuse de la vie publique et privée, répandait alors une nouvelle sensationnelle, sous ce titre alléchant:

Un Prétendant marocain à Taza

Puis les grandes revues de France et de l'étranger reproduisirent à leur tour les informations des journaux espagnols, anglais, allemands et français, qui lançaient à travers le monde civilisé les nouvelles les plus contradictoires sur les faits et gestes du personnage inconnu qui faisait trembler à cette époque la Cour chérifienne.

Dans son numéro de décembre 1902, le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* annonça le premier l'apparition du Révolté marocain en termes rassurants et optimistes. Il disait:

« **Un prétendant à Taza.** - Le départ du Sultan, de Fez, a été retardé par une alerte assez sérieuse qui semble ne pas devoir entraîner de conséquences graves, grâce à une prompte et énergique répression. Un chérif, descendant de Moulay Idriss, le fondateur légendaire de Fez, Moulay M'hammed, avait réussi à réunir autour de lui un nombre assez considérable de partisans. Se posant en envoyé de Dieu pour faire proclamer un frère du Sultan, Moulay Omar, étonnant ses adeptes par quelques tours de sorcellerie, par sa piété et sa modestie, il était parvenu à entrer à Taza, ville située à deux journées à l'est de Fez, et à y faire prêter serment de fidélité à ce Moulay Omar. Bou Hemara (l'homme à l'ânesse), c'est le surnom de ce personnage qui circule toujours sur une ânesse, soutenu par une partie de la tribu des Ghiata, qui passe pour la plus turbulente du Maroc, avait chassé de la ville le gouverneur et les agents du Maghzen. La prière du vendredi était célébrée au nom de Moulay Omar, et le nombre des partisans de Bou Hemara augmentait rapidement. On le voyait déjà marchant sur Fez, prenant possession de la ville, et détrônant Moulay Abd-el-Aziz qui s'enfuyait devant lui vers sa capitale du Sud. Une colonne de 2 000 hommes fut aussitôt expédiée contre l'agitateur, sous le commandement de Moulay Kébir, frère da Sultan. Un combat fut livré, et la victoire resta en quelque sorte aux troupes chérifiennes, car l'agitateur fut obligé de prendre la fuite. Des têtes de rebelles ont été coupées et expédiées à Fez pour être suspendues aux portes de la ville. De nouveaux renforts ont été dépêchés pour pacifier le pays, et il semble qu'à l'heure actuelle tout danger de ce côté soit écarté. D'ailleurs le Sultan n'aurait pas quitté Fez s'il eut eu encore quelque préoccupation de ce côté. »

Quelques jours après, *La Revue des Questions diplomatiques et coloniales* signalait, dans son numéro du 1^{er} Janvier 1903, la même révolte en termes moins rassurants :

« La situation politique de l'empire chérifien, disait-elle, mérite, en ce moment, toute notre attention. Depuis le commencement de novembre 1902, un Chérif, c'est-à-dire un descendant

¹ *Bou H'emara* signifie « L'homme à l'ânesse ». On est prié de ne pas le confondre avec Bou-Amama « L'homme au turban ».

de Mahomet, a levé l'étendard. de la révolte religieuse dans une contrée qui a pour ville principale la petite cité de Taza, située sur la route d'Oran et Tlemcen à Fez, à une centaine de kilomètres à l'Est de Fez (c'est à peu près la distance de Compiègne à Paris.) Le prétendant a trouvé là le concours de la tribu tamazir't des Riata.

« Or cette tribu et ses voisines étaient restées jusqu'à présent tranquilles grâce à l'influence de Moulaye Ismaël, l'oncle du Sultan, le protecteur de la célèbre mosquée de Moulaye Idris, aux privilèges séculaires, violés récemment par ordre du Sultan, à l'occasion de l'assassinat d'un Anglais, où le meurtrier avait cherché asile. Malheureusement Moulaye Ismaël est mort il y a six mois, et avant que le projet du Sultan d'épouser une de ses filles et de rattacher ainsi, cette puissante tribu à la cause du souverain régnant ait pu être réalisé.

« Soutenu par le mécontentement de ces Berbères, le Prétendant a chassé de la ville de Taza le caïd et les agents que le Maghzen y entretenait, d'ailleurs sans aucune espèce d'autorité, et y a proclamé la déchéance du Sultan.

« Aussitôt le Maghzen envoya une colonne de 2 000 hommes sous les ordres de Moulaye El-Kébir, frère du Sultan, pour s'emparer de Mohammed el-Rogui (c'est le nom de l'agitateur, que d'autres appellent Omar Zerhouni, et que l'on nomme aussi Bou-Hamara parce qu'il est constamment monté sur une ânesse.) Le 4 novembre eut lieu la rencontre. Le combat dura six heures et le frère du Sultan fut battu.

« Le Sultan quitta Fez; il alla camper aussitôt à Ras-el-Ma, à deux heures de Fez, où il resta huit jours, n'osant pas aller plus loin et attendant des nouvelles; mais la révolte paraissant s'étendre, il craignit que le soulèvement d'autres tribus berbères ne vint couper sa route vers Rabat. Il se dirigea donc sur Méquinez où il fit son entrée le 18, renvoyant à Fez Abd-el-Kérim ben Sliman, son ministre des affaires étrangères, pour surveiller les événements. Là, il chercha à recruter rapidement de nouvelles troupes pour les envoyer contre les Riata ; puis, cédant aux objurgations de ses conseillers, il renonça à se rendre à Rabat et se remit en route pour Fez, où il rentra sans aucune solennité, au milieu de la froideur de la population.

« Toute la mehalla du Sultan, comprenant près de 10 000 hommes placés sous la direction du frère du ministre de la Guerre, El-Menebbhi, fut lancée vers Taza; c'est cette expédition, dirigée contre les Beni-Ouaraïn et les Riata, qui vient de subir un nouveau désastre. Les troupes du Sultan s'enfuirent en désordre vers Fez, abandonnant des canons, des fusils, des munitions, des bêtes de somme. La bataille a eu lieu le 24 (novembre) en un point appelé Bab Hamma. Le lendemain Bou-Hamara a campé sur l'oued Inaoun, à El-Hadjira. et son autorité s'étend actuellement au sud du Rif, dans la région de Taza et jusqu'à Si Allal, à quelques kilomètres de Fez. . . . »

A la fin de janvier 1903, le *Bulletin du Comité de l'Afrique Française* écrivait :

« Brusquement les événements du Maroc ont pris pendant le mois de décembre une gravité exceptionnelle, et on a pu croire, pendant quelques jours, que la « question du Maroc », - puisque c'est par de telles formules que l'on désigne la situation des pays dont l'Europe doit, en quelque sorte, régler le sort - allait se poser devant les puissances. La révolte dont nous avons annoncé la naissance, a trouvé dans le mécontentement des tribus voisines de Fez un tel essor que la cause du Sultan Abd-el-Aziz a paru menacée.

« Il serait vain de contester que les causes du succès de la révolte sont dans l'irritation causée parmi les indigènes par les réformes prématurées du jeune Sultan. Depuis longtemps on signalait, - et en France c'était avec inquiétude, - l'ardent désir d'innovations de toute sorte dont faisait preuve Abd-el-Aziz, depuis que la mort de son sévère et judicieux tuteur

Ba'Hamed l'avait en quelque sorte émancipé. Attiré par ses qualités personnelles et peut-être aussi par l'éducation maternelle ⁽²⁾ vers les idées et les progrès de l'Europe, il aurait voulu les acclimater au Maroc sans songer qu'ils pouvaient faire éclater le vieux cadre où il les enfermait. Il y était imprudemment poussé par des conseillers britanniques qui semblent avoir joué auprès de lui le rôle d'amis et conseillers intimes et, à la fois, d'agents auxiliaires de la politique britannique. Leurs noms ont été trop souvent prononcés aux cours des derniers événements et leurs responsabilités trop nettement établies par les faits et presque avouées pour que nous ne désignions pas expressément les deux plus agissants : le « caïd » Mac Lean, ancien sous-officier de l'armée anglaise, venu au Maroc pour y faire des affaires, qui y trouva l'occasion d'y jouer un rôle politique et devint commandant de la garde du Sultan; et le correspondant du *Times*, M. Harris, homme intelligent et actif, très au courant des choses du Maroc, qui s'était fait l'historiographe d'Abd-el-Aziz et envoyait à son journal de longues correspondances rédigées avec art et fort élogieuses pour le Sultan ami des Anglais et favorable, grâce à eux, aux pratiques modernes. Chaque jour, les Marocains regardaient, avec une surprise nouvelle, le descendant des Chérif s'adonner à la photographie, à la bicyclette, à l'automobile, se revêtir de costumes à l'européenne, ouvrir son palais et son camp aux agents anglais. Ce n'étaient là, semble-t-il, que de petits griefs, mais, cependant, fort importants aux yeux des musulmans. Leur étonnement fit place à une vive indignation quand cette tendance nouvelle alla jusqu'à l'oubli des traditions les plus sacrées : telle cette exécution, après une flagellation ignominieuse, d'un indigène qui, ayant frappé un chrétien, s'était placé sous la protection du saint patron de Fez, Moulay Idris, et dont on lira ci-dessous la condamnation et le châtiment, racontés par M. Harris avec d'enthousiastes éloges pour le caractère du Sultan ⁽³⁾.

² *Rok'iya*, la mère du Sultan Abd el-Aziz, circassienne d'origine, parlait et écrivait le français, l'arabe et le turc. Pour plus de détails sur cette souveraine musulmane, voyez notre ouvrage, *Fez*, page 358 et suivantes; voyez aussi ci-après comment la légende fait mourir Rok'iya. (A. M.)

³ ***À propos du meurtre du docteur Cooper.*** - L'importance de la révolte du Prétendant nous incite à donner quelques détails sur le meurtre du docteur Cooper et l'exécution de son assassin, qui s'était réfugié dans la mosquée de Moulay Idris, à Fez. Les faits qui se sont produits le 17 octobre dernier (1902) ont été racontés par une dépêche de M. Harris au *Times*. Aussitôt qu'il apprit que ce missionnaire anglais venait d'être frappé en pleine rue d'un coup de fusil par un fanatique, M. Harris se rendit au palais en compagnie du représentant du vice-consul britannique, M. Hastings.

- « M. Hastings et moi, écrit-il, nous fumes reçus publiquement par le Sultan, qui donna immédiatement à un maître des cérémonies et à cinquante soldats l'ordre d'arrêter l'assassin dans l'intérieur du sanctuaire de Moulay-Idris, fait qui ne s'était jamais produit dans l'histoire du Maroc, car le sanctuaire de cette tombe passe pour inviolable.

« En moins d'une demi-heure, l'assassin fut amené devant Sa Majesté. Le Sultan, qui était assis dans une chaise sous un grand portique, en face de tous ses vizirs, de sa cour et de quelques centaines de soldats, ordonna que le prisonnier fut introduit. M. Hastings et moi nous nous tenions à côté de Sa Majesté afin de pouvoir bien entendre ce qui allait se passer. Le meurtrier paraissait âgé d'une quarantaine d'années, de haute taille et d'un aspect peu sympathique. Deux lanières lui tenaient le cou, mais on n'employa contre lui aucune violence ni aucune rudesse. En réponse aux questions du Sultan, il déclara qu'il était indigène de la tribu voisina des Oudaya et qu'il était venu à Fez la veille dans le seul but de tuer les Chrétiens qu'il rencontrerait. Il n'avait jamais vu auparavant le docteur Cooper, mais, comme c'était un Chrétien, il avait tiré sur lui immédiatement comme il aurait tiré sur tout autre Chrétien. Il ajouta qu'il avait une mission de Dieu et qu'il était prêt à mourir pour la remplir. Il n'avait, disait-il, aucun complice et il n'avait agi à l'instigation de personne. Quoique ses réponses à Sa Majesté fussent claires et compréhensibles, il était facile de voir qu'il était atteint d'une sorte de folie religieuse (a).

« Au milieu de ces colères et de ce désarroi, Bou Hamara, le chef de la révolte, mystérieusement annoncé comme le précurseur du Mahdi, arrivait comme le représentant de la tradition et de la foi musulmanes; les fanatiques, qui s'étaient groupés autour de lui, s'accrurent bien vite du nombre des mécontents de l'ordre nouveau inauguré par Abd-el-Aziz, et celui-ci a failli tomber dans Fez, battu par les révoltés et abandonné un peu précipitamment par les conseillers anglais qui l'avaient emmené là. On lira plus loin le récit de cette crise et comment, par la délivrance de Moulay Mh'ammed, son frère aîné et ancien compétiteur, emprisonné depuis son avènement, et sans doute aussi par les divisions qui se sont produites chez les rebelles, Abd-el-Aziz a vu raffermir son pouvoir chancelant... »

Dans ce même numéro de janvier 1903, le *Bulletin du Comité de l'Afrique Française* nous apprenait le peu que l'on savait alors officiellement sur l'énigmatique Prétendant qui se faisait

« À ce moment, le docteur Cooper vivait encore et on espérait que sa blessure ne serait pas fatale, car aucune nouvelle sur son état n'était parvenue à la Cour du docteur Verdon, médecin du Sultan. qui le soignait. Le Sultan ordonna donc que l'homme serait fouetté publiquement pour son attentat sur le docteur Cooper, et l'homme reçut plusieurs centaines de coups de lanières de cuir sur les épaules et sur les cuisses, administrés par les soldats en présence de Sa Majesté, de la Cour entière et des troupes. Il supporta sa peine avec beaucoup de courage et, à la fin, il put se relever sans aucune aide et marcher. On ordonna alors qu'il fut publiquement promené dans les rues et, monté sur un âne et gardé par des soldats, on le fit sortir du palais dans ce but.

« À ce moment, arriva la nouvelle de la mort du docteur Cooper. Le Sultan, qui était encore assis dans la grande cour du palais, ordonna de suspendre l'exhibition publique du meurtrier et, après avoir conféré avec ses vizirs, il ordonna l'exécution immédiate de l'homme, insistant pour que M. Hastings et moi y assistions, ainsi que tous les vizirs. En un quart d'heure, tout fut fini. Le meurtrier fut fusillé dans le jardin de l'arsenal, que la foule avait dû évacuer en toute hâte. Il n'y eut aucun témoin de l'exécution, sauf les troupes de garde, les vizirs, le pacha de Fez, M. Hastings et moi. L'homme quoique souffrant évidemment de sa sévère punition, resta extraordinairement courageux jusqu'au bout. S'agenouillant face au mur, répétant tout haut la formule de la foi musulmane, il fut fusillé par une section de soldats. La mort parut être instantanée et la scène entière ne dura pas plus d'une minute.

« Pour empêcher l'effervescence, le Sultan fit établir dans la ville des postes de troupes, défendit qu'on y laissât entrer des gens en armes, ordonna que les mosquées fussent fermées la nuit et envoya ses condoléances à la veuve de la victime.

« La prompt action du Sultan, continuait M. Harris, et l'occupation immédiate de la ville par les troupes ont surpris les habitants de Fez. qui sont par nature fanatiques et antichrétiens. Ils vivaient sous l'impression que leurs sanctuaires étaient inviolables et qu'aucun musulman, à plus forte raison aucun chérif, c'est-à-dire un descendant du Prophète, comme était le meurtrier. - ne pouvait être exécuté pour meurtre d'un Chrétien. Le refus du Sultan de maintenir ces traditions et son indéniable courage en arrêtant le meurtrier au tombeau sacré de Moulay-Idris et en le faisant exécuter avant d'avoir été saisi d'une demande du gouvernement dont le docteur Cooper était le sujet, ont montré aux habitants de Fez, une fois pour toutes, que Sa Majesté entend faire justice et qu'aucune tradition locale ne saurait être pour lui un obstacle. Ses actes ont provoqué un vif mécontentement dans la population. mais il lui a inspiré une grande terreur, ce qui est beaucoup plus important. Il n'y a plus un Fassi qui, désormais, ose parler publiquement contre les Chrétiens ou attaquer son propre gouvernement, et il n'est pas douteux que les actes si satisfaisants du gouvernement marocain tendent à assurer désormais une sécurité plus grande à la vie des Européens dans l'Empire du Maroc. »

(a) Rien n'est plus exact que la *folie islamique* dont parle M. Harris. Nous avons décrit dans notre *Maroc Inconnu*. tome II, page 562 et suivantes, les hécatombes juives faites en présence du Sultan et de sa cour, en janvier 1880, par un chérif fanatique, précurseur et devancier du meurtrier de l'infortuné Cooper. En octobre 1902, la situation politique est bien changée ! Impossible au pieux assassin d'immoler devant son souverain quelques Chrétiens à la sainte rage qui l'anime ! (A.M.)

appeler *Bou-H'emara* (l'Homme à l'ânesse).⁽⁴⁾

La Révolte de Bou Hamara

« La situation intérieure du Maroc, disait le *Bulletin*, est devenue singulièrement grave pendant le mois de décembre et la révolte, dont nous avons signalé la naissance, a pris une extension qui a paru pendant quelques jours menaçante pour le pouvoir du Sultan... Tandis qu'Abd-el-Aziz était occupé à incendier quelques douars et à piller les réserves de grains des Zemmour et des Guerouan, le Maghzen recevait de très mauvaises nouvelles de la région de Taza.

« Moulay El-K'bir, frère du Sultan, après avoir infligé une défaite aux révoltés le 3 novembre, et mis en fuite le prétendant Bou-Hamara, qui s'était réfugié chez les Riatha, avait interrompu les négociations engagées pour la remise du faux prophète et se mit à percevoir des impôts en argent et en grains dans la tribu des H'ayaïna, laquelle, bien qu'ayant hésité au début, avait loyalement combattu avec les troupes du Sultan. Ses demandes furent si lourdes et, d'autre part, sa discipline était si relâchée que, lorsqu'il attaqua les Riatha le 29 novembre, les H'ayaïna tirèrent sur ses troupes. Une panique s'ensuivit et les troupes impériales perdirent de nombreux tués, des armes, des munitions. Au reçu de ces nouvelles, Abd-el-Aziz abandonna précipitamment Méquinez et la pacification des Zemmour et, à marches forcées, il rentra à Fez le 9 décembre.

« La situation de Bou-Hamara s'était singulièrement fortifiée du fait des échecs graves infligés au frère du Sultan. Et, cependant, sa qualité réelle restait mystérieuse. Il semble qu'il se soit fait passer pour le précurseur du Mahdi. Une tradition marocaine dit que ce précurseur viendra de l'Est et marchera sur Fez où il arrivera contre toute résistance: dans la grande Mosquée il évoquera le Mahdi - Moul-es-Saâ, le Maître de l'Heure, - et celui-ci trouvera, cachée dans une des colonnes de marbre, l'épée du Mahdi, avec laquelle, Messie de l'Islam, il conquerra le monde. Son arrivée doit être annoncée par un précurseur et c'est ce rôle que voulut, sans doute, remplir Oulad Yousef Zahrouni, (sic), descendant de la famille de Moulay Idris, le patron de Fez, homme d'une situation modeste qui avait voyagé jadis en Algérie et en Tunisie et venait de rentrer au Maroc. Sa connaissance de la prestidigitation et de la suggestion lui donna vite une influence parmi les tribus de la région de Taza et, quand il se proclama précurseur du Mahdi, les Riatha et les autres tribus se rallièrent à la cause de l'Homme à l'ânesse, Bou-Hamara. Le prétendant avait pris ce sobriquet pour rendre plus impénétrable le secret qui l'entourait, et, de la sorte, un grand nombre de Marocains trompés, paraît-il, par une ressemblance, croyaient et répétaient qu'il était en réalité Moulay Mh'ammed, le frère aîné du Sultan, que la mère d'Abd-el-Aziz avait évincé du trône à la mort de Moulay El-Hasan en dissimulant cette mort pendant deux jours et qui, insurgé et vaincu, avait été misérablement enfermé par son jeune frère dans un cachot de Méquinez : Bou-Hamara s'était d'ailleurs

⁴ Encore à l'heure qu'il est (mars 1903), la personnalité de *Bou H'emara* est rien moins qu'identifiée. La dernière version qui circule à ce sujet dans l'Est marocain représente « l'Homme à l'ânesse » comme un taleb originaire du Tafilelt du nom de Mh'ammed ben el-H'asen (homonyme du fils aîné de l'ancien sultan). Il serait d'origine idrissite. Il aurait quitté le Tafilelt vers l'âge de 30 ans, aurait fait un long voyage à pied du Tafilelt à Alger, couchant dans les zaouïa, les mosquées, tentes et maisons arabes qu'il trouvait sur sa route. C'est après son retour d'Alger qu'il serait allé chez les Riatha et qu'il aurait levé l'étendard de la révolte en propageant lui-même le premier la légende que nous reproduisons ci-après sous le titre de *Légende de Bou H'emara*.

(A. M).

entouré à Taza d'une véritable cour et, dès son entrée dans la ville, le 25 octobre, il avait nommé des vizirs, copié l'organisation de la cour chérifienne et même il portait l'ombrelle verte chère aux Sultans; de plus, il gouvernait, - et bien, paraît-il, - à plus de cent kilomètres autour de Taza.

« Abd-el-Aziz n'hésita pas, dès son arrivée à Fez, à préparer une forte expédition contre son rival auquel le fanatisme musulman et le mécontentement produit par la sympathie du Sultan pour les innovations européennes amenaient chaque jour des adhésions nouvelles. Le 23 décembre, à Bab-Hamma, il se heurtait avec 10 000 hommes aux rebelles de Bou-Hamara et était complètement défait; les cavaliers du Prétendant enveloppèrent l'armée impériale, la mirent en déroute, et celle-ci s'enfuit en désordre vers Fez, abandonnant les canons, les tentes, les munitions et des bêtes de somme. Bientôt le bruit courait qu'Abd-el-Aziz était assiégé et menacé dans Fez, et la nouvelle était confirmée par un télégramme daté de Tanger, de M. Harris, le correspondant du *Times*, confident du Sultan, qui, après la débandade des troupes chérifiennes, s'était, sans retard, réfugié à Tanger, faisant d'une traite la distance entre Fez et cette ville. La rébellion semblait victorieuse et on la signalait comme tendant à gagner d'autres parties du Maroc. La petite colonie européenne de Fez, disait-on, courait les plus graves dangers... »

2. - La Légende de Bou-H'emara

En ce temps-là, l'Amala d'Oujda, les Djebala et le Rif étaient sillonnés en tous sens par les émissaires de l'agitateur marocain. Une légende magnifique auréolait déjà les débuts du règne de l'heureux rival d'Abd-el-Aziz. Des poésies arabes et berbères couraient les douars, les villes et les hameaux, volaient de lèvres en lèvres, puis, après avoir franchi la frontière algérienne, elles venaient, messagères ardentes et insaisissables, jusqu'au sein des garnisons françaises, troubler, émouvoir et ravir les populations indigènes dont le cœur bat toujours bien fort quand il s'agit de la cause sacrée de l'Islam. Et, de fait, c'était un mouvement prodigieux, inconcevable, que ce mouvement, profond jusqu'aux racines, qui emportait à la suite d'un simple thaumaturge - prestidigitateur, la moitié d'un Empire. Quoi ! *Bou Hemara*. « l'Homme à l'ânesse » allait donc renouveler, à près de 1 000 ans de distance, la formidable et sanglante épopée d'*Abou-Yazid*, un Zénète celui-là aussi, un terrible sire, galvaniseur de peuples, qui avait également pour monture un baudet gris, ce qui lui avait naturellement valu, comme à l'autre, son surnom historique d'Abou H'imar (l'Homme à l'âne!) ⁽⁵⁾

Eternelle répétition des choses d'ici-bas: - La *Légende* avait fait la force du nouveau maître de Taza, la Légende allait le porter aux nues, puis, un instant abandonné des bardes et des poètes, n'ayant plus pour soutenir sa gloire naissante le dialecte magique des dieux, le moderne Annibal zénète s'enferme à présent dans son farouche Brutium, au centre de l'Amala d'Oujda, au cœur de la Zénétie irréductible, et là, bravant les foudres de l'Est et de l'Ouest, il s'entête à tenir jusqu'au bout, sans même regarder le ciel, et sans se demander, en ce beau printemps de 1905, si son étoile ne commence pas à pâlir...

Mais reportons-nous aux premiers jours de la folle équipée de l'homme audacieux et inconnu qui se faisait passer à Taza pour le frère aîné du Sultan, le Prince-Borgne, Moulay Mh'ammed, cet infortuné cyclope magribin dont nous avons narré ailleurs les malheurs et l'histoire. À cette époque, une effervescence indicible secouait les belliqueuses populations du Nord-Est

⁵ Cf. Mercier. *Histoire de l'Afrique septentrionale* : - « Révolte d'Abou-Yézid, l'homme à l'âne ». tome I, page 338 et suivantes.

marocain. On était persuadé que le dauphin chérifien, évadé de sa prison de Merrakech, était venu relever à Taza l'étendard de l'Islam, que le vrai sultan Abd-el-Aziz avait été escamoté, emporté à Londres par deux sirènes d'Albion, que l'anglais Mac Lean, ancien sous-officier britannique, ex-favori d'Abd-el-Aziz, connu là-bas sous le nom d'*El-Krouni* (le colonel), régnait à Fez, où il était parvenu à se faire passer pour le Sultan grâce à sa ressemblance avec le fils de Rok'iya, et l'incroyable Légende suivante, que nous avons publiée dans *l'Echo d'Oran* des 28 Février, 1, 2 et 3 Mars 1903, électrisait des milliers de fanatiques et se répandant partout comme une immense traînée de poudre...

Nous avons intitulé cette légende: - *Choses du Maroc* -, et nous disions:

Quiconque cherche la vérité sincèrement dans les dépêches des journaux aura bien de la peine à découvrir l'identité du Prétendant marocain, jusqu'ici l'heureux rival de Moulay Abd-el-Aziz, demain peut-être le vrai roi du Maroc. D'épaisses ténèbres sont répandues sur la personne ainsi que sur les faits et gestes de l'énigmatique révolté au nom duquel des combats sont livrés journellement à peu de distance de la capitale Chérifienne. Les agences de Madrid et de Londres ont lancé à travers le monde des dépêches nombreuses, se contredisant souvent à deux jours d'intervalle, annonçant des nouvelles sensationnelles, démenties, du reste, le lendemain.

C'est ainsi que l'on apprit successivement la mise en liberté du frère aîné du Sultan, l'ex-dauphin Moulay Mh'ammed, que la Sultane-mère, Rok'iya, avait si adroitement évincé du trône à la mort du dernier empereur, Moulay El. H'asen ; puis étaient arrivées coup sur coup la défaite de l'Homme à l'ânesse, Bou H'emara, sa captivité, la promenade ridicule qu'il avait dû faire dans les rues de Fez sous les flagellations des lanières de cuir des bourreaux chérifiens, et, « à l'heure où nous écrivons, ajoutaient les étonnants faiseurs de télégrammes londoniens et madrilènes, le Prétendant a très probablement cessé de vivre ».

Il a si peu cessé de vivre qu'il est fort bien portant, à l'heure actuelle, et qu'il ne songe absolument pas à renoncer à la lutte, encore moins à mourir. De toutes les câbles espagnoles et anglaises débitées sur son compte, il n'en est pas une qui s'approche quelque peu de la vérité ; on peut même ajouter qu'elles paraissent être faites à plaisir pour dérouter l'opinion publique sur la véritable situation d'un Empire qui penche de plus en plus *du côté où il doit tomber*. Il est permis d'admettre cependant que l'ignorance réelle des événements est la seule cause qui ait donné naissance à tant de bruits absurdes et mensongers. Optera qui voudra en faveur de cette seconde hypothèse.

Le principal facteur dont on doive, en premier lieu, tenir compte, quand on examine la question marocaine, étant la France, on a raison ici de se demander qu'elle est exactement la ligne de conduite qu'elle entend observer chez ses voisins de l'Ouest Africain. Il ne semble guère difficile de se prononcer sur ce point, et, sans être le moins du monde dans le secret des dieux, il est permis de penser que le Gouvernement de la République suit d'un oeil attentif la marche des événements et qu'il ne se laissera pas prendre au dépourvu le jour où le Maroc aura besoin de notre aide, de notre action diplomatique, voire même de notre *protection*.

Ceci ne faisant plus de doute pour personne, bien des gens, que préoccupent les questions coloniales, se sont étonnés de la réserve, nous pouvons dire du silence absolu qui s'est fait en France dans les cercles officiels sur le sort d'un pays qui nous touche de si près et qui doit évidemment, tôt ou tard, graviter dans notre sphère d'influence, et l'on s'est dit:

- L'Espagne s'agite, elle prépare ses vaisseaux; ses ministres et ses journaux parlent sans ambages des grands projets de la Péninsule sur le Magrib el-Ak'sa. D'autre part, avec moins d'arrogance et plus d'adresse, la Grande-Bretagne ne laisse pas ignorer combien elle attache

d'importance à la possession du littoral de Tanger à Ceuta. Que fait donc la France ?

La France, répondrons-nous, paraît conserver l'attitude la plus digne, la plus prudente et la plus correcte dans l'oeuvre d'apaisement et de conciliation qu'elle cherche à faire prévaloir aussi bien au Maroc que sur les autres points du globe. Elle sait les sympathies qui l'attendent sur la rive occidentale de la Mélouïya, et elle n'ignore pas qu'entre tant de nations qui convoitent la belle proie marocaine, elle sera la Préférée, celle que l'on recevra là-bas comme la libératrice du long joug chérifien.

*

* *

Un peu de calme est descendu, avec les neiges, dans les vallées des R'iatha. Le Prétendant en a profité, dit-on, pour se rendre à petites journées au mausolée du grand Idris, dont la cendre repose parmi les ruines de l'ancienne Volubilis. Il va accomplir, dans ce temple sibyllin, l'épreuve décisive qui doit placer sur son front la couronne impériale. Pendant qu'il s'achemine vers ce tombeau fameux, et en attendant le dénouement de la tragédie marocaine qui ne saurait plus tarder trop longtemps, essayons de savoir ce que l'on pense de lui dans les villes et les campagnes du Magrib, ce que l'on croit qu'il est, d'où il vient, où il va, qui il combat et quels sont ses projets.

Longue et minutieuse a été notre enquête. Des versions à l'infini, aussi différentes les unes des autres que le jour et la nuit, avaient été mises en circulation dès le début des hostilités. Les Marocains eux-mêmes n'étaient pas d'accord, non seulement sur l'homme audacieux qui avait bravé le Sultan, mais ils donnaient encore à cet homme des noms divers qui furent si joliment estropiés dans les gazettes européennes. C'était la période obscure du chaos, celle où les plus clairvoyants en Europe n'entrevoient que désordres, gâchis et catastrophes, pendant que les Maures, au contraire, prédisaient qu'après cette révolution salutaire surgirait, avec un gouvernement nouveau, l'âge d'or vainement attendu par les générations successives de l'Islam marocain.

Aujourd'hui, la version la plus accréditée et la plus ancrée dans les coeurs et les cervelles marocaines est la suivante :

Vers la fin de l'été dernier (1902) Si Ah'med Ez~Zayani, le puissant caïd des Zayan, tribu berbère située sur le haut Oum-er-Rabiâ, avait offert au jeune Sultan, Moulay Abd-el-Aziz, la plus belle de ses filles, une perle digne d'être appréciée seulement par le royal rejeton du Prophète. La charmante enfant fut conduite à Fez dans l'un des palais du Sultan. Quelques jours se passèrent, et un beau matin, Si Ah'med, qui était retourné tranquillement chez lui, reçut de sa fille, qui par hasard savait lire et écrire, un bout de billet très laconique, conçu à peu près en ces termes :

- Ô mon père, à qui m'as tu donnée ?

- Au Sultan, répondit le caïd dans un autre bout de billet qui fut expédié à franc étrier à l'un de ses amis de Fez qui devait le remettre à la princesse.

Nouvelle missive de cette dernière, très claire cette fois, où elle disait:

- Ô mon père, tu m'as donnée à un Chrétien, à un Anglais, à un *incirconcis* !

Sans réfléchir davantage aux conséquences de l'acte qu'il allait accomplir, le caïd prit la lettre de sa fille et alla à Merrakech auprès du Moulay Mh'ammed, le Prince-Borgne évincé du trône. ⁽⁶⁾ En berbère mal dégrossi, peu familier avec les usages raffinés de la Cour

⁶ Au sujet de ce dauphin chérifien, voyez *Maroc Inconnu*, tome II, page 185, et Fez, page 359

Chérifienne, il dit à brûle-pourpoint :

- Moulay Mh'ammed, dis-moi où est ton frère le Sultan ?

- Il est à Fez.

- Non, il n'y est pas.

- Si, il y est, il gouverne.

- Non, il n'y est pas.

La discussion se prolongeant, on convint demander l'un des ministres de Sa Majesté qui se trouvait en ce temps-là à Merrakech où il réglait quelques affaires publiques et privées.

*

* *

Le ministre vint à la tombée de la nuit afin que sa visite ne fut pas trop remarquée par les espions que le Sultan attache ordinairement au service des grands de son royaume. La démarche qu'il faisait auprès du prince prisonnier, personnage dangereux qui n'avait jamais renoncé ouvertement à ses droits à la couronne, pouvait en effet être fâcheusement interprétée à la Cour, si elle venait à y être connue. Pour plus de précautions, le secrétaire d'Etat chérifien avait revêtu l'habit sordide d'un mendiant, et ce fut sous ce déguisement peu compromettant qu'il put arriver sans encombre à la demeure du royal prisonnier.

- Que Dieu bénisse les jours de Monseigneur ! Monseigneur a appelé son esclave; son esclave est venu, dit le ministre qui avait au préalable mangé de baisers les mains de Moulay Mh'ammed.

- Il ne s'agit pas de cela ! s'écria le rude caïd des Zayan en interrompant le cours des fades compliments du nouveau venu. Il s'agit de savoir où est le Sultan.

- Où veux-tu qu'il soit, si ce n'est à Fez, où dernièrement encore il me recevait chaque jour ? répliqua le ministre.

- Et ma fille, où est-elle ?

- Ta fille, tu l'as donnée au Sultan; c'est avec lui qu'elle doit être.

- Tiens, prends, lis et médite cette lettre, fit le caïd en tendant à l'homme d'Etat la missive de sa fille.

- *A Rebbi ! A Rehbi !* O mon Dieu ! O mon Dieu ! balbutia Son Excellence, au comble de l'émotion.

Le Prince-Borgne s'était levé, pâle, frémissant. L'exquise révélation de la liberté prochaine, du trône libre, avait réveillé ses instincts violents d'homme de guerre. Dans la pièce étroite et longue, éclairée de deux lourds flambeaux de bronze, il allait et venait à grands pas saccadés, rugissant des mots sans suite :

- Abd-el-Aziz !... l'Anglais incirconcis !... Un courrier !... Un cheval !... Le *Djihad* (la Guerre Sainte) . . .

Maintenant, ils se retrouvaient tous les trois, le Prince, le Ministre et le Caïd, dans la mesure d'un vieillard, le Nestor de Merrakech, l'oracle infallible qui résolvait les énigmes les plus

et suivantes.

embrouillées dans ce pays d'énigmes qu'est le Maroc; et le frère du Sultan, libre enfin par la toute-puissance des événements nouveaux et par la complicité des adorateurs du Soleil-Levant, commandait en maître au Ministre.

- Interroge cet homme, lui dit-il. Tu sais ce qu'il faut lui dire.

Et il ajouta plus bas :

- Moi, je dois rester dans l'ombre. Mon Heure n'est pas encore venue.

Le vieillard venait d'entendre les explications du vizir, et il restait perplexe, pensif, embarrassé pour la première fois par l'étrangeté d'un problème qu'il ne pouvait évidemment pas résoudre à cette distance de Fez. Son silence prolongé irritait le Borgne impatient qui finit par s'écrier :

- Que faisons-nous ici, puisque ce vieillard ne parle pas ?

- Moulay Mh'ammed, dit l'homme vénérable qui avait reconnu le prince, il n'y a que la mère d'Abd-el-Aziz qui puisse te dire le mot de cette énigme.

Ni dans l'intérieur de Merrakech, ni en dehors de ses murs, aucun bruit d'évasion n'avait transpiré. On avait bien vu la caravane du Ministre et sa suite passer, sous un soleil de plomb, à travers monts et vallées; on lui avait apporté, comme de coutume, la difa traditionnelle due aux personnages de marque, mais nul, parmi ces paysans simples des douars et des villages, n'avait su deviner que l'homme, couché et enveloppé dans des haïks, qui ronflait dans la tente du vizir, était le frère aîné de l'Empereur, celui que la destinée, dont nous sommes tous les jouets, réservait au rôle brillant et dangereux qu'il devait bientôt jouer.

A Fez, on cacha le Borgne dans une maison sûre, pendant que le Ministre s'ingéniait à entrer en pourparlers avec Rok'iya, la sultane-mère.

Les gynécées marocains ne sont pas aussi impénétrables que nos européens veulent bien le dire. Il est des moyens, connus des gens du pays, par lesquels on peut faire parvenir à telle ou telle recluse des harems le message qui lui est destiné.

Habitée à ces correspondances hétéroclites, Rok'iya vit donc arriver sans étonnement la vieille sorcière que lui expédiait le Ministre. Faire ce qui lui était demandé, c'est-à-dire entrer chez son fils, s'assurer de son identité et dire ensuite ce qu'elle avait vu, était la chose du monde la plus aisée, la plus facile, la moins susceptible de complications futures.

- Reste là, dit-elle à l'antique messagère, en la faisant entrer dans une chambre vide du sérail. Je reviens dans un instant.

La Sultane était arrivée devant l'oratoire privé du Sultan. C'était une salle basse et obscure, avec des fenêtres étroites, grillagées, presque à fleur du sol, et sur ces lucarnes de prison l'ombre humide des frênes et des micocouliers avait fait pousser une végétation touffue de lierre et de plantes grimpantes.

Au fond de la pièce, sur des tapis polychromes entassés à la mode arabe, accroupi, les capuchons baissés sur le front, un homme était là, attendant la visite de la Reine-mère.

Elle entra sans façon, avec la persuasion que son fils chéri, Abd-el-Aziz, viendrait comme de

coutume, jusqu'au seuil de la porte, pour lui baiser le sommet de l'épaule.

Cet enfant qu'elle avait tant aimé, ce fils qui devait à sa rare énergie de mère, d'amante et d'épouse, la dernière couronne réellement musulmane du Nord de l'Afrique, ce fils ne bougeait pas et ne lui faisait pas le geste gracieux avec lequel il la recevait autrefois, quand elle venait s'entretenir avec lui des affaires compliquées de la politique marocaine.

Tremblante, elle s'approcha de l'homme.

- O Monseigneur, ô mon fils, serais-tu malade ? fit-elle.

Ses mains s'avançaient, suppliantes, comme pour chercher et saisir celles qui se cachaient sous les mousselines blanches de celui qu'elle croyait encore son enfant. Lui, cependant, d'une voix qui n'avait rien de celle d'Abd-el-Aziz, finit par articuler quelques mots :

- Non, ma mère, je ne suis pas malade: grâce à Dieu, je vais très bien.

- Ce n'est pas lui !. . . Ce n'est pas lui !... se disait Rok'iya; dont les yeux: commençaient à s'habituer à l'obscurité de la pièce.

À présent qu'un petit rayon de soleil, après avoir percé le feuillage des arbres, se posait radieux sur les pâquerettes blanches d'un des tapis de la porte d'entrée, il était facile à la vieille souveraine de distinguer les traits de l'homme, toujours obstinément encapuchonné; et tandis que ses yeux, sa raison et son coeur lui disaient que cet homme n'était pas le fruit de ses entrailles, le légitime Sultan du Maroc, l'enfant obèse et maladif qu'elle avait imposé au choix des savants, des nobles et des hauts fonctionnaires de l'Empire, un bruit de pas d'hommes armés qui s'approchaient lui fit tourner la tête.

C'étaient deux nègres, des hommes colosses, aux dents d'ivoire, aux yeux injectés de sang; l'un d'eux, posant sa main sur l'épaule de Rok'iya, lui dit :

- Viens.

Au moment où la Sultane arrivait à la porte de la salle, elle se retourna. L'homme, dont les capuchons n'étaient plus baissés, avait à présent la tête découverte. Il était debout, plus grand, plus svelte qu'Abd-el-Aziz.

- Grand Dieu ! dit la pauvre mère, ce n'est pas mon fils !

*

* *

Morte !. . . Mon Dieu, pourquoi ? Pour peu de chose: elle avait trop parlé, et le poison des harems, arme invisible et sûre des Cours orientales, avait été versé dans le thé parfumé d'ambre que Rok'iya aimait tant à boire à petites gorgées pendant les longues soirées où elle se remémorait, dans la solitude de sa chambre de veuve, son passé de belle Circassienne, son humble condition d'esclave, vendue dans un marché clandestin de Constantinople, puis expédiée vers les régions barbares qu'un Sultan, du nom de Moulay-el-H'asen, parcourait sans cesse à cheval, le cimenterre au poing... puis sa fortune inespérée de favorite et de Sultane... et maintenant les affres de la mort

Tandis que les pleureuses à gages, les joues déchirées et saignantes, faisaient retentir le palais de leurs cris, la vieille messagère, porteuse du secret de la reine, déclinait ses noms et qualités à la négresse de la maison hospitalière dans laquelle se tenait caché le plus impatient des Princes Borgnes. Qu'elle en savait des nouvelles, la matrone rusée, des nouvelles

inconcevables, étourdissantes, et pourtant très en rapport avec la mentalité spéciale des gens incultes et superstitieux de l'Empire magribin !

C'était d'abord la venue, auprès d'Abd-el-Aziz quand il était encore au Maroc, de deux jeunes filles anglaises choisies parmi les beautés les plus capiteuses de la capitale britannique; et ces jeunes filles, après avoir enivré et rassasié de plaisirs le Sultan, lui auraient persuadé qu'elles n'étaient rien auprès des ravissements paradisiaques qui l'attendaient à Londres...

- Londres ! La grande ville ! Le paradis terrestre ! Mais j'y vais ! Courons-y ! Foin de ces brutes de Marocaines et de Marocains !

Ainsi aurait parlé Abd-el-Aziz dans son délire, dans sa soif des sensations inconnues que lui promettaient les troublantes sirènes d'Albion ; et il était parti en catimini, en compagnie des belles misses, travesties en musulmanes.

- Le Sultan est maintenant à Londres, ajouta la matrone. Il vit dans la joie et le plaisir, il écoute des concerts, il assiste aux ébats chorégraphiques des meilleures danseuses. du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Quant à celui qui le remplace ici, c'est un Anglais dont la ressemblance avec Abd-el-Aziz est frappante. (7)

*
* *

Dans son humilité, ou son adresse profonde, le Prince Borgne, le frère aîné du Sultan, l'enfant légitime du dernier souverain, que la favorite Rok'iya, maintenant défunte, avait traîtreusement écarté du trône pour y placer son fils, a refusé de monter à cheval. Il veut pour monture une ânesse, et il explique à ses fidèles R'iatha, ainsi qu'aux représentants des autres tribus berbères de l'Atlas, qu'il ne combat pas son frère le Sultan, qu'il n'est nullement Prétendant, qu'il fait la guerre sainte aux Chrétiens..., aux Anglais..., qui ont usurpé le pouvoir.

- Mon frère a été enlevé, volé par les Anglais, et ceux-ci sont maintenant les maîtres du Gouvernement Marocain !

Telles étaient les paroles que Moulay Mh'ammed ne cessait de répéter, paroles qui se répandaient du Nord au Sud de l'Empire avec une rapidité incroyable. Et lui, en tête de ses troupes, monté sur une ânesse, vêtu de laine grossière, culbutait les unes après les autres les colonnes que son frère - ou l'autre - opposaient à sa marche envahissante.

Descendus en masses compactes de leurs hautes montagnes, à pied la plupart, le Remington sur l'épaule, les Braber sont venus prêter main forte aux contingents des R'iatha, H'ayaïna et Dsoul, qui s'étaient rangés les premiers sous la bannière de celui qui se plaisait à se faire appeler *Bou-H'emara*, (l'Homme à l'ânesse). D'autres aussi étaient venus des terres basses du Sahel, amenant au Prince Borgne leur redoutable cavalerie, et, par un miracle comme il ne s'en passe de semblable que dans les pays de delirium religieux, un de ces escadrons volants avait surpris un convoi de cinq cents chameaux qui paraissaient s'acheminer pacifiquement vers la ville de Fez.

⁷ Cette légende de l'Anglais, colonel de son métier et occupant de cette incroyable façon le trône d'Abd-el-Aziz, a été pour beaucoup dans les succès du Prétendant. Les partisans du Sultan sont appelés encore aujourd'hui *eç'ab-el-Krouni*.

El-Krouni (le colonel) en question serait, paraît-il, un certain Mac Lean, très connu à la Cour Chérifienne.

- Elles sont bien grosses, bien volumineuses les *caisses de savon et de bougies* que portent ces animaux ! Voyons donc ce qu'elles contiennent, avait dit le chef des pillards aux caravaniers terrorisés par les fusils braqués sur eux.

Ô surprise ! Chaque chamelle portait deux énormes caisses, et dans chacune de ces caisses se tenaient cois deux individus, ce qui faisait un total de deux mille solides gaillards, tous habillés à la mode arabe, mais ne sachant pas dire un mot de cette langue. Et puis, ils étaient blonds... blonds comme jamais Marocain ne le fut...

- Qu'on enlève les habits à ces Infidèles ! clama de nouveau la voix du chef.

C'étaient deux mille Anglais !... Deux mille Anglais, que l'on avait débarqués à Larache dans des caisses, soi-disant de savon et de bougies; et ces guerriers invisibles voyageaient de cette originale façon, à travers les landes sablonneuses du littoral, quand leur mauvaise étoile les fit tomber entre les mains des partisans de Moulay Mh'ammed...

- Où allaient-ils ? demanda Bou-H'emara lorsque ces gentleman lui furent présentés en tenue d'Adam avant son péché.

- A Fez, Monseigneur, où ils devaient, paraît-il, servir de garde particulière au Mécéant qui a pris la place de ton frère, répondit le berbère qui s'était emparé des Anglais.

Cette invraisemblable nouvelle du Sultan à Londres, prisonnier volontaire parmi les femmes et les fleurs, pendant qu'à sa place règne à Fez un Infidèle aussi méprisé qu'abhorré, a plus fait pour la réussite des plans du Prince-Borgne qu'une armée de vingt mille hommes. Parvenue jusqu'au fond des douars de la plaine, jusqu'aux hameaux perchés dans les rochers des montagnes, elle a galvanisé les hordes turbulentes des Berbères qui croient ingénument que « l'Homme à l'ânesse » combat les Chrétiens en général et les Anglais en particulier. Ses cavaliers officiels, reconnaissables à leurs calottes rouges, en forme de pain de sucre, sont lancés vers les quatre points cardinaux, et ils apportent toujours, sur leurs coursiers blancs d'écume, les lettres du Prétendant, que les caïds portent à leurs lèvres, en signe d'obéissance et de respect.

C'est le jour du marché. La foule en armes entoure le crieur public, dont la voix hurle encore :
- Il n'y a de dieu qu'Allah ! Venez, ô croyants, écouter la lecture des lettres de notre Maître le Sultan !

Elles sont calquées les unes sur les autres, ces circulaires impériales, et elles ne brodent guère sur le thème déjà connu: C'est, à satiété, la répétition de l'histoire du Sultan, escamoté par l'Angleterre, vauté dans la fange chrétienne, inconscient de ses droits et de ses devoirs, mais néanmoins n'ayant pas cessé d'être le légitime souverain du Maroc. La conclusion ne varie pas non plus.

- Qu'on me montre mon frère le Sultan, dit invariablement Moulay Mh'ammed. S'il est à Fez, à Merrakech, ou dans tout autre endroit, qu'il se fasse voir aux Musulmans, et alors nous serons les premiers à lui rendre hommage. L'Anglais, qui gouverne à sa place, se terre dans son palais de Fez, où nul ne peut l'apercevoir, excepté son entourage de *renégats* vendus depuis longtemps à la Grande-Bretagne. Ne me proclamez pas Sultan... Je ne veux pas l'être... Mon seul désir est de chasser les maudits Anglais qui nous ont volé notre Seigneur et Maître le Sultan.

Pour ceux qui ne voient jamais qu'un seul côté des choses, le mystère, le miracle existent. Or

les populations marocaines, plongées dans la nuit du mysticisme religieux, ajoutent la foi la plus complète aux faits surnaturels et inexplicables, à ce que la religion ordonne de croire sur parole, sans examen ni commentaire.

Ces populations attendent maintenant l'épreuve miraculeuse que le prétendant est sur le point de tenter dans le mausolée de Moulaye Idris, à Zerhoun. Redoutable et peu commode est cette épreuve: et si le prodige a lieu, alors le vrai Sultan - ou l'autre - n'aurait qu'à plier bagage et à fuir, s'ils ne veulent s'exposer au courroux de l'immense majorité des sujets de l'Empire.

Berbères, Arabes, Nègres et Juifs, les savants comme les ignorants, ont les yeux tournés vers le tombeau du Fondateur de la dynastie Idrissite. Ils semblent regarder et voir, et ils voient, en vérité, Moulay Mh'ammed gravir les pentes verdoyantes de la montagne sainte.

- Voyez-le ! Il ne s'arrête pas devant le monument funéraire élevé à la mémoire du fidèle Rached, l'esclave affranchi, le tout puissant ministre de Moulay Idris. Non, le Prince-Borgne a l'idée de pénétrer dans le sanctuaire vénéré que l'on n'ouvre qu'aux empereurs ou aux plus grands savants du royaume. Il y entre avec son grand vizir et son chapelain, et ils se prosternent tous trois devant le sarcophage, aux peintures vertes, qui est censé recouvrir ce qui reste de la cendre d'un souverain mort il y a onze cent dix ans aujourd'hui.

Derrière eux, les portes massives du mausolée ont été fermées à clef et verrouillées par le gardien, en présence des notables et de la foule. Les clefs sont dans la poche du gardien, les verrous s'enfoncent profondément dans la muraille, hors de la portée de la main des reclus. Il faut que par l'effet de la puissance divine, ardemment sollicitée par le grand saint défunt, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes et laissent passer celui qu'Allah et Moulay Idris désigneront ainsi aux suffrages des Musulmans.

Si les portes restent closes, si le gardien est obligé, après plusieurs heures d'attente, de venir donner la liberté aux enfermés, le miracle n'ayant pas opéré, il est certain que ni Allah ni Idris ne veulent voir sur le trône du Maroc un personnage si peu favorisé du ciel.

Voilà donc le prodige attendu, désiré, presque certain, car il est des accommodements avec les Puissances Célestes, que l'on sait se rendre favorables quand on n'est pas un sot, et Moulay Mh'ammed est loin de l'être. Il a des chances, oui, vraiment, beaucoup de chances de se faire ouvrir les portes du fameux tombeau par les mains augustes de feu Moulay Idris lui-même....

- Et alors?

Telle est la question qui est sur vos lèvres à tous, chers lecteurs, question à laquelle on ne peut répondre qu'avec d'infinies hypothèses. Sonder l'avenir, c'est être un peu prophète, et vous savez que le dernier apôtre du Seigneur, celui que l'Islam revendique pour son fondateur, a déclaré qu'il n'y aurait plus de Prophète, voire même de Prophétesse après lui.

Nous avons simplement voulu, dans cette esquisse rapide des pensées actuelles d'un pauvre peuple ignorant, montrer les ressorts cachés, les mystifications, quelquefois profondes, souvent enfantines, auxquelles se laissent prendre les foules passionnées et fanatiques qui tournent le dos avec obstination à ce que nos philosophes appellent si justement « le Paradis terrestre, » réalisable ici-bas par la *Paix* et le *Travail*.